

Une médiathèque-musée de la littérature pour saluer la vie d'un peuple

Gaëtan Dostie

Number 151, Fall 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/86833ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dostie, G. (2017). Une médiathèque-musée de la littérature pour saluer la vie d'un peuple. *Les écrits*, (151), 123–131.

EXLIBRIS

GAËTAN DOSTIE

*Une médiathèque-musée de la littérature
pour saluer la vie d'un peuple*

Une médiathèque-musée pour que la littérature vive et devienne patrimoine. Pour donner à voir le geste d'écriture, depuis ses racines, ses luttes, ses interdits, ses replis, son affranchissement, sa révolte, à travers ses imprimés, ses manuscrits, ses photos, ses œuvres d'art multimédias. Pour déplacer le centre de gravité de ce patrimoine littéraire, réduit aux œuvres publiées, vers le travail d'écriture et d'édition, la vie littéraire, l'insertion culturelle. Voilà ce que j'ai voulu faire à la Médiathèque littéraire Gaëtan Dostie: rassembler des collections commencées dès 1956 en réponse aux craintes d'Alfred DesRochers quant à la «disparition de notre littérature», mais aussi fournir une boîte à outils, un laboratoire pour la littérature qui se fait. Cependant, ce legs pour les jeunes générations pourra-t-il échapper à l'institutionnalisation?

Si le manuscrit reste une trace émouvante du travail de l'écrivain, c'est la survivance et l'épanouissement d'une littérature française, son histoire tourmentée sur un continent anglophone, qui m'ont interpellé. J'ai en mémoire les premières imprimeries détruites par les Britanniques, y compris

celle où Ludger Duvernay imprima, en 1830, le premier recueil de poésie du Canada français, *Épîtres, satires, chansons, épigrammes, et autres pièces en vers*, de Michel Bibaud. L'œuvre fut immédiatement censurée. Dès ses premiers balbutiements, la littérature était suspecte.

Notre méconnaissance de notre propre patrimoine littéraire m'interpelait. En 1968, dans l'introduction au premier tome de *l'Histoire de la littérature française du Québec*, dirigée par Pierre de Grandpré, Georges-André Vachon écrit que « des œuvres littéraires existent [en Nouvelle-France] mais pas de tradition de lecture ». C'est ce lien perdu avec la tradition qui a inspiré ma quête.



Qui sommes-nous, comment vivons-nous, où allons-nous ? Ces questions me taraudent. La littérature demeure pour moi le lieu de toutes ces questions et l'embryon des réponses.

L'origine de cet intérêt remonte à 1952. Un enfant confronté à la culture, même un bref instant, peut voir sa vie entièrement transformée. J'allais avoir l'âge de raison et des religieuses voulaient monter une pièce sur les apparitions de Fatima. Je fus le petit garçon du trio. Ce n'est pas tant cette médiocre piécette qui a marqué ma vie que la présence d'un invité d'honneur prestigieux dans mon Sherbrooke natal, Alfred DesRochers. Avant que l'événement ne débute, il fut invité à dire un mot. Il récita un poème par cœur. Cette lecture m'a ébloui. Sa voix, irremplaçable, qui est le rythme même d'une écriture, révéla, mieux que l'éblouissement des diseurs, la musique d'une langue et sa charge émotive.

En me donnant un exemplaire de son recueil, déjà célèbre à l'époque, *À l'ombre de l'Orford*, Alfred DesRochers

me lança à peu près ceci : « Conserve-le précieusement, notre littérature est menacée de disparaître, il n'y a pas de place où on conserve nos livres; quelque part nous n'existons pas! » – La Bibliothèque nationale du Québec ne sera créée qu'en 1967 et le dépôt légal ne sera institué qu'en 1968.

Après ces débuts de comédien, je suivis des cours de diction, de « bon parler français » et de théâtre. Dès l'âge de 10 ans, je gagnai des prix et me retrouvai admis dans un cercle de gens cultivés qui se rencontraient mensuellement lors d'un brunch musical et littéraire chez des demoiselles qui habitaient un manoir situé sur l'un des plus hauts promontoires de Sherbrooke. Ce cercle fut pour moi l'exemple de la liberté et du dépassement de soi. J'y rencontrai notamment le chef d'orchestre Sylvio Lacharité qui, tout en discourant sur son ami Maurice Ravel, me laissait découvrir dans sa maison-musée des tableaux de Picasso voisinant un patrimoine religieux au milieu d'œuvres hétéroclites. À sa mort, ses collections permirent de créer le Musée des Arts de la ville de Sherbrooke. Son esprit de collectionneur m'inspira.

Au début de 1956, au hasard d'une visite dans une librairie d'occasion, je découvris le recueil de Nelligan dans l'édition de 1903, tout comme *Les soirées du château de Ramezay* de l'École littéraire de Montréal, qui, en 1900, fut le livre fondateur de notre littérature. Je débutai alors une collection systématique de tous les imprimés littéraires canadiens-français et commençai à compiler des dossiers de coupures de presse sur les écrivains et autres créateurs.



Mon arrivée à l'Université de Sherbrooke, en 1966, marque un tournant. Plus que mes cours en lettres, c'est le contact

avec Claude Lafleur qui fut déterminant. Il venait de créer la Galerie d'art de l'Université de Sherbrooke et, avec le futur sculpteur Michel Goulet, je devins l'un de ses collaborateurs. Apprenti technicien, j'ai monté des expositions, lancé un concours d'affiches et organisé, avec le poète et activiste Gaston Gouin, la venue à Sherbrooke du spectacle en faveur des prisonniers politiques *Chansons et poèmes de la Résistance*, en octobre 1968.

Pour la première fois, Michèle Lalonde récita elle-même son poème *Speak White*. Au lunch, j'étais assis devant Miron, près de Gauvreau. Gérald Godin nous proposa, à Gaston Gouin et à moi, de devenir diffuseurs des Éditions Parti Pris, en particulier du *Nègres blancs d'Amérique* de Pierre Vallières, qui avait été saisi comme pièce à conviction pour un procès qui ne s'est jamais tenu. Ce fut le début d'une longue amitié et d'une relation parfois houleuse autour des Éditions Parti Pris.

Grâce à son avocat, Vallières pu correspondre avec Gaston Gouin. Ce dernier continua à travailler à son livre *Temps obus*. Lecteur et correcteur d'épreuve de ce recueil, j'en assurai l'édition. Ce sera la première production de ce qui deviendra les Éditions Antoine Naaman. Gaston Gouin et moi suivions en même temps le cours de Joseph Bonenfant sur *Le vierge incendié* de Paul-Marie Lapointe. Cette œuvre qui m'a chaviré me chavire encore. Je dévorai tous les livres de l'auteur et cherchai à le rencontrer jusqu'à me lier d'amitié avec lui. Ma liberté d'écrire vient de lui, il est mon Rimbaud à moi, et toujours il me ressource, m'aide à me dépasser.

Accompagnant Claude Lafleur à North Hatley pour aller chercher un tableau chez Roland Giguère, je découvris une œuvre qui faisait la synthèse du kaléidoscope dont la littérature est le pivot. Poète, imprimeur, éditeur, graphiste, peintre, Giguère résume à lui seul mon idée d'un musée des

arts littéraires. Je l'ai suivi dans toutes ses expositions. J'ai rassemblé tout ce que je trouvais des Éditions Erta, acquis une vingtaine d'œuvres et organisé ses deux dernières expositions, en 1998 à la Bibliothèque nationale et l'année suivante à la Chapelle historique du Bon-Pasteur. Depuis 1976, j'ai eu ce privilège de le filmer lors de la plupart de ses prestations publiques. C'est Miron qui m'introduisit à son atelier, rue Saint-Laurent. J'y suis revenu souvent, bouteille de blanc sous le bras.

Je découvris Hubert Aquin avec *Prochain épisode*. Moi qui n'avais que peu d'affinités avec le récit, je fus conquis par cette écriture faite d'angoisse, de volupté, de poésie et d'érudition. Je devins un collaborateur, un ami – et malheureusement un observateur impuissant devant sa dérive et son isolement. Chaque jour, ce suicide m'obsède. Connaître Aquin fut pour moi une fête de l'esprit, incandescente dans ma mémoire.

En mars 1970, *La Nuit de la poésie* a lieu à Montréal. Invité à y participer avec Gaston Gouin, j'y réciterai un poème de prison de Pierre Vallières. Sorti de prison à la fin mai, Vallières séjournera au chalet des Gouin et en profitera pour lui déclarer sa passion. À la fin de ce séjour, Gouin meurt dans un accident suspect.

Et octobre 1970 éclate! Un certain 16 octobre, à quatre heures du matin, deux soldats avec mitraillettes, deux agents de la GRC, deux policiers provinciaux, et deux agents de la police municipale encerclèrent la maison de mes parents à Sherbrooke. Ils firent irruption dans ma chambre, la mitraillette braquée. Les fouilles durèrent près de 6 heures. Tous mes livres furent feuilletés, jetés en tas pendant que mes parents, mes frères

et sœurs étaient surveillés par un militaire, mitrailleuse à la main, dans le salon. Je fus amené en fourgon cellulaire à la prison Parthenais à Montréal, où mes voisins de cellule étaient Gérald Godin, Gaston Miron, puis Charles Gagnon. À ma gauche, Pierre Vallières me passa un bout de crayon avec lequel j'écrivis à quatre pattes sur le plancher, sur du papier de toilette, quelques poèmes que Miron publiera plus tard dans un recueil affublé de ma photo de prisonnier politique.

Au quatrième étage de cette prison, outre l'avocat Robert Lemieux et Jacques Larue-Langlois, croupissait le bouillonnant Michel Chartrand, qui organisait des concours, des devinettes et une soirée d'amateurs où chacun y est allé avec une chanson, un conte... J'y ai balbutié mes embryons de poèmes avec encouragements. Ce moment a cristallisé tout le reste de ma vie.

De retour à Sherbrooke, après 11 jours d'incarcération, je terminai ma session avec honneur et solidarité. Cependant, à la session suivante, le doyen de la Faculté des arts me fit venir à son bureau : « Ça ne m'intéresse pas de savoir si vous êtes du FLQ ou non, mais ici votre réputation est faite et vous dérangez. Je suis intervenu auprès du secrétaire de l'Université du Québec à Montréal et, si vous voulez, dans la journée votre dossier leur sera transmis. Vous pouvez vous inscrire dès demain matin et suivre les cours qui débutent. » En une nuit, je suis devenu Montréalais pour toujours.

Quelques jours après mon arrivée, j'allai frapper chez Gaston Miron. Ce fut un choc. Sa maison était dans un désordre inouï. Son pain misérablement gagné, ses multiples emplois chichement rémunérés, toujours à la course, à chercher avec acharnement l'âme sœur, interpellé de partout, et de plus en plus reconnu. Son militantisme pour le pays du Québec l'aura, malheureusement, tenu en marge des faveurs de l'État.

Gaston Miron fut mon mentor: je lui servis de secrétaire, d'apprenti éditeur. Il m'enseigna les relations publiques et littéraires. Avec lui, c'était un « sésame ouvre-toi ». Miron fut pour moi tel un dieu! Trop tard, je découvris les manèges du vampire qui réduisit le poète au rôle d'homme de paille, entraîna la disparition des Éditions Parti Pris et tenta d'étrangler Les Herbes rouges, qui réussirent péniblement à s'en sortir.

Un jour, roulant vers Sainte-Catherine-d'Alexandrie, nous avons décidé d'aller à l'hôtel du Vieux-prince où résidait Alfred DesRochers, Miron m'introduisit à nouveau auprès de mon idole de jeunesse. Celui-ci récita des poèmes et interpréta des chansons du répertoire folklorique de chantier qu'il avait appris durant son adolescence. Miron et lui s'échangèrent, ce jour-là, leur version de « Ah! Ce que le papier coûte cher dans le Bas-Canada ».



Pendant trois ans, je lus la totalité de la poésie publiée au Québec avant 1980. Miron et moi avions un projet d'anthologie. Toutefois, sans que nous puissions le soupçonner, le véritable propriétaire de l'Hexagone, l'argentier, nous évincera. Depuis longtemps, Miron n'y avait plus qu'un seul rôle, celui d'employé, de maigre salarié. C'est une histoire particulièrement tordue, à l'évidence, désastreuse, mais éloquente, qui s'est passé autour de Miron. J'aurais voulu l'oublier. Il demeure toujours si vivant dans les détours de ma vie.

J'évoque brièvement Gilbert Langevin, que j'ai rencontré chez Godin et Pauline Julien, à North Hatley, au printemps 69, alors qu'il travaillait à la revue *Moi, ma maman m'aime* avec Louise Forestier et Yvon Deschamps. Quand je repris les Éditions Parti Pris, en 1977, Langevin fut mon adjoint,

directeur littéraire, correcteur d'épreuves. Je fus présent à ses côtés jusqu'au moment ultime où je lui fermai les yeux sur son lit à l'hôpital Notre-Dame. Ce fut l'une des grandes amitiés de ma vie.

En 1976, dans le cadre du programme culturel des Jeux olympiques de Montréal, je fus invité à produire une série de lectures publiques dans le parc Lafontaine. Ce fut le Solstice de la poésie québécoise. Je décidai de filmer les cinq soirées auxquelles participèrent plus de cinquante poètes. C'est le début de l'archivage vidéo que je poursuis toujours et qui compose aujourd'hui une banque vivante de quelque 700 écrivains, pour que ni DesRochers, ce « fils déchu », ni Miron le Magnifique ne s'éteignent.

À l'automne 1997, Claude Haeffely m'invita à participer au groupe des Poètes de Port-Royal, initié par Patrick Coppens. Nous nous rencontrâmes chaque mardi dans un restaurant situé au coin de la rue Port-Royal. De 1998 à 2008, je fus l'hôte de cette fête hebdomadaire. Des poètes tels que Roland Giguère, Paul-Marie Lapointe, Jacques Brault, Michel van Schendel et d'autres, se joignirent à l'occasion à cette joyeuse bande que je me plus souvent à filmer au moment des lectures.



J'ai fondé la Médiathèque littéraire Gaëtan Dostie en 2008 et inauguré un Musée des arts littéraires du Québec en 2010. En 2012, nous avons grandi grâce à l'arrivée de jeunes du Printemps érable qui se sont joints à nous en créant La Passe – un atelier d'imprimerie typographique, une librairie et une chambre noire – et en contribuant à organiser des activités littéraires et musicales.

Forcé de quitter l'édifice que nous occupions rue de la Montagne, nous arrivons en 2017 dans le complexe de l'église

Saint-Enfant-Jésus du Mile-End, dans ce quartier où est née notre littérature et avec la volonté de contribuer à sauver cet édifice patrimonial. L'atelier de sérigraphie Coup d'Griffe vient de nous rejoindre.

Nous avons pour bagages quelque 50 000 imprimés, des archives multimédias volumineuses, plus de 1 200 œuvres encadrées et une exposition conçue par les départements de muséologie et de français du Collège Montmorency, qui sera mise en circulation durant les prochaines années. Sans subventions, notre réorganisation, essentiellement due à l'implication de bénévoles, est encore pleine d'embûches.

Toujours, je m'interroge avec courage et détermination : comment transmettre ce patrimoine aux jeunes générations, tel un coffre à outils, pour donner des assises solides à ce Québec qui reste à naître ? Je pose cette question avec espoir.

